

HENRI BARBUSSE

LE COUTEAU ENTRE LES DENTS

AUX INTELLECTUELS



PARIS

Editions CLARTÉ

16, Rue Jacques-Callot, 16

—
1921

Le Couteau entre les dents

Henri Barbusse



1921

Exporté de Wikisource le 28/11/2016

Le Couteau entre les dents

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Texte entier

LE COUTEAU ENTRE LES DENTS



I

Nous avons souvent, mes camarades et moi, parlé aux intellectuels de leur devoir social. Je viens le faire aujourd'hui avec plus de ferveur encore que naguère. Au moment où nous nous trouvons de la mêlée des choses et des idées, il convient de parler de plus en plus clair, de plus en plus fort, et selon la vieille expression à laquelle l'intensité des événements donne toute sa vigueur originelle, nous devons chacun prendre nos responsabilités.

Les intellectuels — je parle de ceux qui pensent, et non des amuseurs et des charlatans, parasites et profiteurs de l'esprit — sont les traducteurs de l'idée dans le chaos de la vie. Qu'ils soient savants, philosophes, critiques ou poètes, leur métier éternel est de fixer et de mettre en ordre la vérité innombrable, par des formules, des lois, et des œuvres. Ils en dégagent les lignes, les directions ; ils ont le don quasi divin d'appeler enfin les choses par leurs noms. Pour eux, la vérité s'avoue, s'ordonne et s'augmente, et la pensée organisée sort d'eux pour rectifier et diriger les croyances et les faits. Par cette utilité sublime, les ouvriers de la pensée sont toujours au commencement du drame interminable qu'est l'histoire des hommes.

Leur premier devoir est aujourd'hui de s'adonner tous à ce drame humain qui se précipite vers des dénouements nouveaux. L'honnêteté professionnelle leur commande de le comprendre dans toute la grandeur qu'il a prise, de s'élever tous au-dessus des considérations accessoires où tant d'esprits demeurent encore enlisés, pour discerner les hautes simplicités qui se dessinent, et, par là, continuer l'œuvre effective de la pensée. Certes, il n'est pas facile de lever la tête hors des contingences qui se pressent, de s'arracher à l'épèlement de l'immédiat. Une injonction supérieure nous crie néanmoins de le faire.

La question sociale qui n'est pas, nous le savons, toute la question humaine, mais qui est, parmi les problèmes de notre destinée, celui où nous pouvons intervenir efficacement, doit être désormais mise à sa véritable place : dans le domaine des choses positives, du réalisme, et y rester jusqu'à la fin. Cette affirmation est une victoire de l'esprit. C'est la première étape nette d'un progrès vivant. Elle déblaie tout, et trace une voie où l'on peut marcher.

Il fut un temps où les sciences physiques et naturelles étaient embarrassées de métaphysique et de religion. Ces confusions ont amené leur stagnation, leur stérilité ridicule et monstrueuse pendant des milliers d'années. L'investigation des sciences appliquées n'a commencé à accumuler régulièrement des résultats que lorsqu'elle a dégagé son but et l'a restreint à l'observation et à l'expérimentation méthodiques des faits positifs, en éliminant tout mysticisme et en plaçant la pathétique et vertigineuse poursuite des causes premières et de l'essence de l'être, sur un autre plan de recherches. Dès lors, elle est arrivée à discipliner, à domestiquer par la